Platon

République. Les deux Gygès

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Introduction

Nous possédons deux versions de l'histoire de Gygès le lydien. La première est dans les *Enquêtes* d'Hérodote ; et la seconde au livre II de la *République* de Platon. Donnons-nous un résumé de chacune, pour les avoir nettement sous les yeux.

Première histoire : Candaule était tyran de Sardes. Eperdument épris de son épouse, il était persuadé d'avoir la femme la plus belle du monde. Son garde favori était Gygès : il lui confiait tous ses secrets, et plus particulièrement lui vantait la beauté de sa femme. Or Candaule un jour dit à Gygès « Il me semble que tu ne me crois pas quand je te parle de la beauté de ma femme : les hommes ont moins confiance dans leurs oreilles que dans leurs yeux. Il faut que tu la voies toute nue. » Gygès refuse ; il avance que « chacun ne doit regarder que ce qui est à lui », que cet acte serait impudique et coupable. Mais Candaule est déterminé à l'introduire dans la chambre conjugale, à le cacher derrière un rideau et à lui permettre de la voir se déshabiller ; « quand elle ira de la chaise vers le lit et qu'elle te tournera le dos, alors à toi de franchir la porte sans qu'elle te voie. » Gygès se résigna à obéir. Et un soir, il se cache dans la chambre, il voit, et se glisse vers la porte : mais la femme l'aperçoit quand il s'esquive. Elle comprend que son mari

a voulu cet incident, et ne laisse rien paraître de sa honte. Le lendemain matin, elle convoque Gygès. Elle lui dit : « Gygès, deux routes s'ouvrent maintenant devant toi, je te laisse choisir celle que tu veux : tue Candaule et prends-moi, et le royaume de Lydie avec moi ; ou bien il te faut périr sur l'heure, sans recours, ainsi tu n'auras plus l'occasion d'obéir à Candaule et de voir ce que tu ne dois point voir. » Frappé de stupeur par ce discours, Gygès supplia la reine de ne pas lui imposer ce choix. Mais il ne put l'émouvoir et se vit contraint ou de tuer son maître ou de périr lui-même. Il choisit de vivre : tu me contrains de tuer Candaule malgré moi, lui dit-il ; mais comment ? Dans son sommeil, dit-elle : là où il m'a montré à toi. Gygès ne pouvait se dérober. La nuit venue, elle lui mit un poignard en main, le cacha dans la chambre. Quand Candaule s'endormit, Gygès le poignarda, et prit possession de sa femme et de son trône. Son pouvoir fut confirmé par l'oracle de Delphes. C'est ainsi qu'il devint roi. (Hérodote : *L'Enquête*, I, 7-13)

Deuxième histoire : Gygès était un berger au service du roi de Lydie. A la suite d'un orage et d'un tremblement de terre, le sol se fend. Il aperçoit une grande ouverture, descend dans le trou, aperçoit un cheval d'airain, creux ; à travers une petite porte, il voit un homme mort, très grand, nu, portant un anneau d'or à la main. Gygès prend l'anneau et sort. Les bergers s'assemblent alors, comme chaque mois, pour faire au roi leur rapport sur l'état des troupeaux. Gygès vient à l'assemblée, portant l'anneau. Il tourne par hasard le chaton de la bague vers la paume de sa main, et les bergers parlent de lui comme s'il n'était pas là : serait-il devenu invisible à ses voisins ? En maniant de nouveau la bague, tournant le chaton en dehors, il redevient visible. Après quelques essais, il comprend le pouvoir de la bague. « Sûr de son fait, il se fit mettre au nombre des bergers que l'on députait au roi. Il se rendit au palais, séduisit la reine, et avec son aide, attaqua et tua le roi, puis s'empara du trône. » (Platon, *République*, II, 359b-360b. Glaucon parle.)

Que le *conte redire* soit un contredire, c'est saisissant ici. Dans les deux cas l'histoire raconte l'accession au trône de Gygès en tuant le roi, en épousant la reine. Le premier Gygès est le jouet de ses deux maîtres, Candaule et son épouse ; l'histoire se joue en des scènes de palais tout à fait plausibles, en vase clos. Qu'espère montrer Glaucon, qui serait vraisemblable, avec tous ces choses extraordinaires qui entourent le second Gygès ? Son histoire est connotée de merveilleux : par temps d'orage, un séisme permet d'apercevoir une tombe enterrée, un mort très grand, sa bague... Le Gygès d'Hérodote reste sur l'acropole, comme prisonnier du lieu ; le Gygès de Glaucon descend dans la terre, puis monte au palais : son parcours est vertical. De plus, chez Hérodote, l'histoire se passe *intra muros*, entre proches et familiers, - et même, dans l'intimité d'une chambre - tandis que chez Platon, Gygès vient du dehors, de loin (sa condition est modeste au départ). Dans le premier cas, tout est psychologiquement vraisemblable ; dans le second il en est appelé au merveilleux, à la bague d'invisibilité. Le premier Gygès est pris dans des histoires de cache-cache : il voit ce corps nu qu'il ne saurait voir, il est vu alors qu'il voudrait filer sans être perçu ; et c'est l'interdit qui pèse sur la vue de la nudité qui joue. Le second Gygès est l'homme tantôt invisible, tantôt visible, pour des raisons magiques ; et l'invisibilité le pousse aux méfaits. Enfin, il est très clair que le premier Gygès, celui d'Hérodote, fait tout « malgré lui » en obéissant au roi ou à la reine, contraint par eux et par les circonstances, tandis que dans le cas de Platon, le second Gygès fait tout volontairement : il se trouve doté d'un pouvoir magique, il en use promptement, sans scrupule.

En un sens, nous pourrions penser que la version qu'Hérodote avait donnée était, d'avance, la réfutation de la narration de Glaucon. En effet, elle disait qu'un homme peut parvenir au trône parce qu'il ne fait qu'obéir, parce qu'il est ligoté par d'autres, mis au pied du mur par plus puissants que lui, sans jamais avoir désiré ni des actes criminels, ni leur résultat. Il a juste voulu sauver sa peau.

Or, l'histoire que propose Glaucon a des prétentions d'universalité : tout homme, dit Glaucon le narrateur, ferait comme Gygès. Glaucon avait dit : « donnons à l'homme de bien et

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

au méchant un égal pouvoir de faire ce qui leur plaira ; suivons-les ensuite et voyons où la passion va les conduire : nous surprendrons l'homme de bien s'engageant dans la même route que le méchant, entraîné par le désir d'avoir sans cesse davantage. » En effet, dit-il, s'il pouvait être l'homme invisible, il est sûr que son désir de pouvoir le poussera à la tyrannie, qu'il soit juste ou injuste : c'est ici que Glaucon impose une invraisemblance : car pourquoi « le juste » ferait-il de même que « l'injuste » ? Pourquoi aurait-il le même désir de plus de puissance que l'autre ? Si nous pensions le Gygès d'Hérodote comme un homme de bien, le Gygès de Glaucon comme un méchant : est-ce qu'ils s'engageraient vraiment sur la même route ? Le premier Gygès avait-il au cœur le désir de pouvoir, l'envie d'avoir ? - non. Il a agi, certes, mais « *akon* », malgré lui.

Ainsi l'on veut bien voir une suite d'actions : mais ce qu'il y a dans le cœur de celui qui agit, qui le sait ? Les intentions sont cachées, et les motifs peuvent être parfois pour partie inconscients à celui qui agit.

I. Le sens du mythe de Gygès

Qu'est la justice ? Qu'est l'injustice ? Nous ne pouvons manquer de noter, dans l'examen de l'injustice, l'insistance du thème de la tyrannie. Tous les interlocuteurs, en un sens, sophistes ou philosophes, ne partagent-ils pas la même évidence, au sujet de l'injustice, à savoir que ce sont les délits et les crimes qui sont concernés : vol, assassinat, trahison, etc... ? En somme, tout le monde saurait ce qu'est l'injustice, alors que les opinions sur la justice des uns et des autres ont autant de diversité que des pièces de couleur diverses dans un kaléidoscope.

1. On peut même dire que les interlocuteurs de Socrate ont bien en tête ce même modèle de l'homme injuste comme étant celui qui accède à la tyrannie par une suite de crimes. Ainsi, déjà, Polos avait-il parlé, dans le *Gorgias*, d'Archélaos, qui règne en Macédoine. Injuste, il l'est, disait Polos ! Né esclave, il a commis des crimes ; il a égorgé son maître Alkétés et le fils de celui-ci ; puis il a noyé dans un puits le garçon héritier de la couronne, et enfin menti à la mère de l'enfant en prétendant que l'enfant était tombé dans le puits en poursuivant une oie. (*Gorgias*, 470). Ayant gravi les marches du crime, il est devenu le roi ! C'est ce qui compte ! N'est-il pas celui qui gouverne la cité, se livre à tous ses caprices, est admiré et envié de tous ? Alors, Polos souligne avec insistance son bonheur, car manifestement il envie Archélaos. De même, Thrasymaque soutient que l'injustice est bien plus avantageuse que la justice.

> « Pousse jusqu'à l'injustice la plus achevée, celle qui met l'homme injuste au comble du bonheur, (…) je parle de la tyrannie, qui ne s'empare pas en détail du bien d'autrui, mais qui l'envahit d'un seul coup par la fraude et la violence, sans distinction de ce qui est sacré ou profane, public ou privé. Qu'un homme se laisse prendre à commettre une quelconque de ces injustices, on le punit et on l'accable des plus sanglantes opprobres ; on l'appelle sacrilège, voleur, selon l'injustice particulière qu'il a commise. Au contraire, quand un homme, non content de prendre leurs biens aux citoyens, les a réduits eux-mêmes en servitude, au lieu de ces noms ignominieux, il est appelé heureux et fortuné. (…) L'injustice, poussée à un degré suffisant, est plus forte, plus digne d'un homme libre, plus royale que la justice. » (*République*, I,, 344c-d)

Force suprême, liberté supérieure, despotisme jouissif s'acquièrent, avec le pouvoir souverain, par une suite de crimes et, grâce à cela, l'homme injuste atteint le bonheur suprême : tout cela n'est-il pas grisant ? Voilà ce que pensent tant de gens !

L'image de l'homme injuste, montant les marches de crime en crime jusqu'à parvenir sur l'acropole et s'asseoir sur le trône, est le paradigme commun à tous ceux qui parlent de l'injuste. Platon aussi, après tout, fera du tyran le modèle-même de l'homme injuste. Et ce n'est donc pas

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

par hasard si Glaucon a choisi un récit d'accès au pouvoir par l'assassinat du roi, et le mariage avec la veuve. C'est le parcours de Gygès.

2. Explicitement, c'est sur le thème du bonheur que Socrate se sépare de tous ceux qui admirent les tyrans : lui et les autres le reconnaissent « injuste » ; mais quand les Polos, les Thrasymaque voient en lui l'homme heureux, Socrate non, du tout : il le perçoit comme très malheureux. Là-dessus, il y a divergence d'opinion.

Le conflit se précise à partir de la définition de la nature humaine, telle que Glaucon la propose : tout homme a en son cœur un désir illimité de pouvoir et de plaisir, dit-il. Mais est-ce bien vrai ? Le poète Archiloque n'a-t-il pas écrit ? :

> « Je ne me soucie pas de Gygès et de ses trésors.
> L'envie n'a point habité mon cœur, et je n'ai point de colère
> Contre l'ordre établi par les dieux.
> Je ne souhaite pas l'altière puissance d'un tyran.
> Tout cela est bien loin de mon cœur. » *(*Archiloque*, Fragments.* Trimètre 15*).*

Et, quand Crésus avait demandé à Solon, à qui il montrait son trésor, de le reconnaître comme étant le plus heureux des hommes, Solon lui avait donné bien d'autres exemples d'hommes heureux, choisissant d'évoquer des hommes pauvres, humbles, comme Cléobis et Biton, ces excellents fils, à qui Apollon a accordé « le plus grand bonheur que puisse obtenir un mortel » : à savoir de s'endormir dans le sanctuaire de Delphes lui-même et de ne plus jamais se réveiller. Solon rappellait à Crésus que tout dans la vie est incertitude, qu'il existe des riches malheureux, qu'être chanceux et réussir est une chose, avoir une vie heureuse une autre. Et il prétendait finalement qu'on ne peut dire un homme heureux avant qu'il ne soit mort d'une belle mort : « il faut en toutes choses considérer la fin, car à bien des hommes le ciel a montré le bonheur, pour ensuite les anéantir tout entiers. » (Hérodote, *Enquête* ; I, 32). Et c'est cela, aussi, qui montre la courte-vue des admirateurs des tyrans : ils imaginent qu'une fois le pouvoir pris par force le bonheur sera intense et durable : c'est vraiment un fantasme ! C'est bien un rêve fou, celui selon lequel la puissance et la richesse ouvriraient un accès illimité à tous les plaisirs possibles, qui « tente » d'emblée le Gygès de Glaucon. Déjà, tel un pilleur de tombe, il n'a pas hésité à prendre la bague qui était sur un doigt du mort ; c'était un vol, qui montrait que cet homme là tendait la main dès qu'il y avait quelque chose à saisir.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés